

regret du martyr et l'éternel gémissement des envoyés de Dieu.

* * *

Chargé en 1661 de la desserte de Sainte-Anne, le Père Le Mercier, comme on l'a vu, ne tarda pas à reconnaître que cet endroit était l'un de ces lieux qui sont au monde, selon l'expression de Lacordaire, ce que les astres sont au firmament. Témoin des miracles accordés à ceux qui venaient prier la glorieuse Sainte en cet humble sanctuaire, il avait vu, dans ces prodiges, des *signes de Dieu* qui appelait les peuples du Nouveau-Monde en ce lieu béni... Il avait compris que la chétive chapelle bâtie à la lisière du bois, sur la sauvage côte Beaupré, allait être pour l'Amérique un foyer lumineux, ardent inextinguible de vie surnaturelle.

Avec quelle joie le missionnaire fatigué et vieilli, ne revenait-il pas à cet obscur sanctuaire qui devait un jour rayonner à travers le monde entier, d'où il sentait que la grâce coulerait à flots intarissables sur le pays.

* * *

Singulièrement vive, la dévotion que nos missionnaires avaient inspirée aux sauvages envers la bonne sainte Anne. Ces pieux néophytes faisaient en canot de très longs voyages, pour venir implorer la glorieuse Sainte en son sanctuaire. Quand ils en approchaient, on les voyait sortir de leurs mornes rêveries et demeurer, tout saisis, tout pénétrés de respect. C'était toujours à genoux qu'ils gravissaient la côte de l'église. Ils y priaient avec une foi, une ferveur incomparable et, avec la simplicité la plus touchante, racontaient à la bonne Sainte leurs misères et leurs peines.

* * *

Maintenant, chaque année, plus de cent mille pèlerins viennent à Sainte-Anne. Ils viennent de tous côtés, apportant à la chère Sainte ce qui se trouve au fond de toute âme humaine : la misère... la souffrance...

Ici-bas, aux plus favorisés, il manque bien des choses. Le plus heureux parmi nous, dans le meilleur de son âme, pleure il ne sait quelle joie qu'il n'a jamais goûtée, mais dont il a la sainte, la douloureuse soif.

La prière a ses profondes racines dans les souffrances de la vie, surtout, il me semble, dans les souffrances secrètes. La vraie douleur n'est pas la douleur qui éclate, qu'on étale, mais celle qu'on cache à tous les regards comme une plaie. La bonne Sainte a l'ineffable compassion, la commisération infinie du cœur.

Que l'histoire de la prière serait ici touchante. Nulle part chez nous, la grande plainte résignée et filiale ne s'élève plus forte, plus pénétrante.

LAURE CONAN.

Nos Fils

(Conférence aux Dames Patronnesses de l'Institution des Sourdes-Muettes)

MESDAMES,

PARDONNEZ à une ouvrière de la dernière heure d'oser s'aventurer ici, après toutes les jolies choses qui vous ont été dites, en un style, où les grâces alertes de l'esprit s'alliaient si heureusement aux nuances plus subtiles du sentiment et de la bonté féminine !

Vraiment, je me sens pénétrée d'émotion et de crainte en songeant à la tournure positive de mon travail ! Ah ! mesdames, ne pensez pas trop à ma jeune expérience alors que j'ai le souci de faire en votre compagnie quelques réflexions utiles. Au reste, je puiserai ma hardiesse dans le fait même de votre présence toute sympathique, et, vous me serez pleinement indulgentes quand vous songerez à la sincérité de ma conviction.

J'ai lu dernièrement certains ouvrages choisis sur la haute influence de l'éducation maternelle ; quelle révélation, mesdames ! J'en ai été ravie, émerveillée. Aussi, le sentiment d'humiliation tant de fois éprouvé à la pensée de l'impuissance relative de notre sexe s'est évanoui... et, dans la vision soudaine d'un monde utile et fécond, je me suis élevée bien haut, bien loin au-dessus de nos misères quotidiennes, dans la compréhension de notre rôle très noble, très suggestif : la conscience de nos devoirs de maternité intellectuelle et patriotique.

Le cœur qui bat dans toute poitrine de femme est assurément un cœur d'apôtre. Permettez que je vous parle

en ce sens ! laissons nos âmes s'oublier dans la contemplation de l'Idéal dont il est de notre devoir de s'inspirer toujours, et, puisque l'existence de toutes les mères se doit ressembler tant qu'à sa fin, obéissons à un identique entraînement d'énergies efficaces, de clairvoyance morale et d'ambition ascendante, pour transmettre à la race née de nos entrailles, la force, la fermeté, l'élévation d'âme qui font les nations supérieures.

Mettons notre gloire et notre orgueil à continuer les vaillantes traditions du passé de la famille canadienne ; n'augmentons point par notre vanité ou notre lâcheté le nombre de ces femmes modernes, dont les foyers silencieux et déserts disent trop le culte qu'elles professent pour leur beauté on leur bien-être.

Comme le doux Christ Jésus aimons les petits enfants ! que le cher nid, par nous choisi, retentisse largement des cris joyeux de ces êtres purs et charmants... et, pour que le Dieu de l'Écriture bénisse nos efforts, ne craignons pas de sacrifier notre chair et de faire gaiement le sacrifice des inutiles loisirs à l'œuvre sublime de la maternité.

Je suis certaine, mesdames, qu'à ce point de vue là, nous sommes toutes irréprochables. Ce ne sont pas les remords des craintives élégantes qui doivent nous inquiéter ; mais plutôt le manque d'attention, une sorte de paresse d'esprit qui nous paralyse à l'égard de nos enfants. Car, voici ma pensée qui va se faire jour plus nettement, dans l'espérance que cet instant de causerie aura son utilité.

Mesdames, cherchons et méditons les étonnants, les merveilleux moyens, que l'éducation domestique bien entendue, la nature, les grâces d'état et l'infini de la tendresse féminine fournissent à notre intelligence, et à nos cœurs dès l'instant extraordinaire où le Créateur nous choisit pour ses collaboratrices. Ah ! loin de fuir cette tâche ardue, cette mission de choix qui consiste à multiplier sa chair, son âme, toute l'intimité et la puissance de son moi... comme nous devrions nous jeter à genoux et bénir les lois qui prédisent à notre organisation : Gloire à Celui qui mit à la fois tant de force dans notre faiblesse, tant d'endurance